

Un Disciple de J.-J. Rousseau le Dr Veyret, de Montemboeuf

I

Les pages ci-jointes, que les amis des amis des Etudes locales liront, je crois, avec plaisir, sont empruntées à un livre, *La Pomone*¹ *délivrée*, paru en 1865, dont l'auteur; le docteur Veyret, habitait Montemboeuf.

Dans la XXXIII^e de ses *Lettres Charentaises* (23 février 1866), M. Babaud-Larivière a présenté à ses lecteurs, l'oeuvre du docteur G. Veyret:

"Je dois bien parler aussi de la Pomone délivrée, par le docteur Veyret, de Montemboeuf, livre étrange, spirituel, fantasque, poétique et bizarre, dans lequel sous prétexte d'une méthode nouvelle d'arboriculture fruitière ornementale, l'auteur se livre à toutes sortes d'élucubrations scientifico-fantaisistes. C'est un ouvrage mal conçu, sans méthode, souvent obscur et mal écrit, et pourtant sa lecture vous attache, et l'on ne peut guère en détacher une fois qu'on y a mis les yeux. Beaucoup de passages vous impatientent, plusieurs autres vous retiennent; c'est un mélange de pensées quintessenciées à l'excès et de pages d'un charmant naturel. Une poésie bien sentie, bien vraie, s'y mêle au pathos² et à l'amphigouri³. Il y a de petits tableaux champêtres, des descriptions naïves que Bernardin de Saint-Pierre ne désavouerait pas. On sent que l'auteur est un homme de la nature, primitif, naïf, bon, sincère, mais aussi rude parfois, anguleux même, sans apprêt, tout d'un, jet, une sorte de philosophe sentimental de la fin. du XVIII^e siècle. Il a toute la sauvagerie et tout l'enthousiasme de l'école de Rousseau. Il nous attendrit sur un nid de fauvette, et il nous émeut au récit enthousiaste de l'héroïsme de son père et de ses oncles, courant à la frontière pour défendre la patrie en danger. Ce volume n'indique pas un bon écrivain, dans l'acception littéraire du mot, mais il révèle à chaque page un bon citoyen. Ame tendre sous une rude écorce, courage stoïque dans une condition modeste, ami des petits et des faibles, les enfants, les oiseaux et les pauvres, nature poétique et généreuse, voilà l'homme qu'on découvre dans ce livre!..."

II

Les Quatre Frères Veyret

... O mon pays, je te raille! Et pourtant je t'aime, je t'aime, car toi aussi tu as eu tes beaux moments! Tu as eu à ton heure tes humbles et généreux dévouement patriotiques, ignorés, oubliés de la lyre qui chante la gloire dorée qui pose! Humbles, oui, mais touchants et nobles pourtant. Tu as vu quatre jeunes frères aînés ou puînés de quatorze autres frères, unis par la main et par le cœur, donner le baiser de l'adieu à la bonne mère et partir! Ce jour-là, le 1^{er} bataillon des volontaires de la Charente comptait quatre soldats de plus. Tu as vu ces quatre généreux jeunes gens, je me trompe, ces quatre généreux enfants, voulais-je dire, car l'aîné avait à peine vingt ans et le plus jeune pas quatorze encore, au premier appel de la patrie en danger, voler à la frontière du Nord!... Quelques semaines après, deux d'entre eux ne lui devaient plus rien!... Ils n'avaient plus rien à lui donner. Des deux seuls qui restaient, à moins de deux années de là, le plus jeune, devenu à son tour inhabile à la servir, retournait humblement au pays natal, traînant d'ambulance en ambulance, d'étape en étape le reste de ses chairs que la baïonnette et la mitraille autrichiennes n'avaient pu finir de lui arracher. Des temps vinrent où il fallut cacher le sang qui coulait des blessures reçues au service de la patrie... O toi, jeune

¹ Déesse des fruits et des jardins dans la mythologie romaine

² Affection, maladie, (du gr.)

³ Discours, écrit confus et obscur, (ret.)

mutilé qui devais être mon père, ô vous, ses frères, que je n'ai point connu, puissent ces trois lignes d'histoire ignorée, oubliée de la lyre qui chante la gloire dorée qui pose, consacrées par l'un des vôtres, tout vôtre, votre admirateur passionné, au souvenir de votre généreux dévouement patriotique, vous récompenser au-delà de la tombe, quoique tardivement, de votre vie, de votre sang, de votre chair que vous avez laissés, pour la défense de la patrie, sur sa frontière, sur le sol ennemi, sur le champ de bataille!...

On ne manquera pas de nous dire que c'est par million que l'on compte ceux qui ont versé leur sang sur les champs de bataille; qui l'ignore? Certes, celui-là qui, contre sa volonté et ses aspirations, fait soldat de par la loi, verse, sans goût pour les combats, son sang dans les guerres dont le but et la portée politique lui échappent, est digne de toute sympathique compassion, et ses malheurs nous intéressent! Que d'autres, par amour de la vie de soldat, en y cherchant la fortune et la gloire, éprouvent des accidents militaires, c'est regrettable sans doute, mais ce sont affaires à eux. Ce que nous admirons chez nos quatre jeunes amis, ce n'est point la passion du métier des armes, dont pas un d'entre eux, sans doute (s'ils eussent échappé, et en supposant qu'ils eussent eu les talents nécessaires pour y parvenir) n'eût voulu faire sa profession; ce qui nous touche chez ces nobles enfants, comme chez tous ceux qui ont senti comme eux, c'est ceci: *la patrie est en danger*. Dans leur généreux amour filial, ils ne distinguent point la patrie de leur mère; on leur dit qu'on se fait tuer pour elle, là-bas. Ils y courent!... Qu'on en rie si l'on veut, moi je vous dis que je ne peux pas écrire ces choses-là sans pleurer... Il est vrai que je pleure encore chaque fois que je relis le récit de la conduite des *Spartiates* au *Thermopyles*; et vous-même, je vous défie, pour peu que vous ayez l'âme bien placée, de prononcer tout haut ces paroles, sans que votre voix soit émue: "Va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour sa défense et pour obéir à ses lois." – Hé bien! Voici l'adieu que le plus jeune de mes quatre compagnons recevait de ses frères, mourants sur le champ de bataille quelques semaines après avoir quitté le toit maternel: -" Petit frère, si tu n'es pas tué toi aussi et que tu retournes au pays, tu diras à notre mère que nous avons fait notre devoir..." Et deux ans plus tard, invalide à seize ans, il venait le redire au village.

